

Pourquoi la famine à Madagascar est un signal d'alarme pour la planète

Financial Times – 02/08/2022

Selon l'ONU, il s'agit de la première famine causée par le changement climatique. Ceux qui en sont victimes décrivent une lutte désespérée pour survivre.

David Pilling et Charlie Bibby à Ambovombe, dans la région du Grand Sud, à Madagascar.

L'ONU a déclaré qu'il s'agissait de la première famine au monde causée par le changement climatique. Le gouvernement malgache reconnaît qu'il s'agit d'une conséquence du mode de vie occidental alimenté par le carbone. Un certain nombre de scientifiques et d'experts ne sont pas d'accord, affirmant qu'il s'agit en fait d'une conséquence de la pauvreté et de la mauvaise gouvernance.

Pour les habitants du sud de Madagascar, qui ne sont pas au courant de l'engouement international, le phénomène est simplement appelé kere, la faim.

Soanavorie Tognemare, une jeune femme débrouillarde de 22 ans qui vit avec son mari et ses deux enfants en bas âge dans un village près d'Ambovombe, a fait tout ce qu'elle pouvait pour garder ses enfants en vie. "J'ai donné des fruits de cactus et des feuilles sauvages à mes enfants", dit-elle en tenant dans ses bras sa fille de deux ans, Haova, qui a été diagnostiquée à un moment donné comme souffrant de malnutrition sévère. "Nous faisons bouillir les feuilles et y ajoutons du sel. Cela n'avait aucun goût mais cela remplissait nos estomacs", dit-elle. "Kere signifie la faim. Pas de nourriture tous les jours. C'est ça le kere."

La pluie est à peine tombée depuis trois ans dans le sud de Madagascar, une région semi-désertique dans une nation insulaire de la taille de la Californie au large de la côte est de l'Afrique qui est plus souvent associée aux forêts tropicales, aux baobabs et aux lémuriens qu'à la famine.

Mais dans le sud, à plus de 1 000 km de la capitale Antananarivo, ou à trois jours d'embarquée sur une piste de terre qui passe pour une autoroute, même dans les meilleurs moments, les gens mènent la plus maigre des existences. Dans une partie du pays où les téléphones portables et les motos sont rares et où seuls les plus aisés se déplacent dans des charrettes à deux roues tirées par des bovins à longues cornes, le manque de pluie a plongé des centaines de milliers de personnes dans une situation de faim extrême.

Quelque 1,68 million de personnes, soit un tiers de la population du Grand Sud, sont toujours en situation de "crise" ou d'"urgence humanitaire", selon la classification intégrée des phases de la sécurité alimentaire, une échelle standard en cinq points de l'escalade de la faim. Dans un paysage rempli de cactus où les gens portent des chapeaux à larges bords de style cow-boy et ont une fière histoire de résistance à l'autorité centrale, beaucoup ont été réduits à manger des plantes et des feuilles normalement destinées au bétail.

Marcelline Voatsasinanjara, qui a grandi sur place et qui travaille maintenant pour Save the Children, décrit les effets physiques de la faim extrême. "Vous ne pouvez pas bouger", dit-elle. "Seuls les yeux montrent que vous êtes en vie".

Le gouvernement reconnaît que de nombreuses personnes ont faim, mais il se méfie du terme "famine", qui implique l'échec de l'État. Pourtant, un fonctionnaire local dit savoir avec certitude qu'en un seul jour, 26 personnes sont mortes de faim.

"Ils n'avaient rien à manger, alors ils mangeaient des feuilles de cactus ou trouvaient des feuilles sur le sol", raconte Lalaina Rakotondramanana, le préfet d'Ambovombe, capitale de l'une des trois régions administratives qui composent le Grand Sud.

Les enfants sont venus en titubant en ville pour mendier de la nourriture, dit-il. Les adultes vendaient leurs rares biens, y compris des casseroles et des poêles, pour acheter du manioc ou du riz ou de l'eau, une denrée si précieuse qu'un

habitant l'a comparée à de l'or liquide. À l'instar des personnes qui ont fui le dust bowl américain dans les années 1930, certains ont fait leurs bagages et sont partis ailleurs. Quelques-uns ont même été filmés en train de faire bouillir et de manger leurs sandales en cuir, bien que Rakotondramanana insiste sur le fait qu'il s'agissait d'un canular.

Cette tragédie au ralenti soulève plusieurs questions qui vont bien au-delà des circonstances particulières de Madagascar. Comme dans de nombreux pays, des années de négligence de la part d'un gouvernement centralisé ont laissé les communautés marginalisées vulnérables aux chocs soudains, qu'ils soient dus au climat ou à des événements tels que la guerre d'inflation alimentaire en Ukraine. L'intervention des organismes d'aide a mis en évidence leur rôle dans le sauvetage de personnes désespérées, mais leur bilan est beaucoup plus mitigé lorsqu'il s'agit d'empêcher les gens de tomber dans la crise.

Plus fondamentalement encore, la crise humanitaire de Madagascar soulève la question de la destruction de l'environnement par l'homme, que ce soit au niveau mondial ou local. Alors que les habitants du Grand Sud luttent pour survivre grâce à un sol épuisé, ils constituent un avertissement pour les autres pays, et sans doute pour la planète elle-même, sur ce qui se passe lorsque l'homme pousse la nature trop loin.

Comme l'a écrit le géographe Jared Diamond dans son livre "Collapse", des sociétés entières, comme celle de l'Île de Pâques, une île du Pacifique autrefois florissante, peuvent soudainement s'effondrer et s'autodétruire. Selon certains scientifiques, tout comme un habitant de l'île de Pâques a probablement abattu les derniers arbres dont dépendait la survie de l'île, les habitants de Madagascar, où la déforestation est également très répandue, risquent de détruire le paysage dont ils ont besoin pour survivre.

Alors que les populations des pays riches et pauvres exploitent l'environnement pour ses ressources et l'utilisent comme un puits de carbone et une décharge, ce qui se passe dans le sud de Madagascar pourrait être un signe avant-coureur pour les communautés du monde entier. De nombreux scientifiques pensent que ce n'est qu'une question de temps avant que les habitants de nombreuses régions du monde ne se retrouvent à vivre dans des endroits qui ne peuvent tout simplement pas soutenir la vie telle qu'ils l'ont connue.

"C'est difficile de vivre ici. Il n'y a pas assez de pluie, donc nous ne pouvons pas faire pousser de nourriture", explique Patricia Vola, organisatrice communautaire dans le Grand Sud.

Retracer les causes

La famine à Madagascar est devenue un paratonnerre pour les discussions sur le changement climatique, en particulier pour savoir si le réchauffement de la planète a contribué à la crise de l'île. C'est David Beasley, ancien gouverneur républicain de Caroline du Sud et actuel directeur exécutif du Programme alimentaire mondial des Nations unies, qui a été le premier à faire le lien. "Il y a eu deux sécheresses consécutives à Madagascar qui ont poussé les communautés au bord de la famine", a-t-il déclaré après une visite en juin dernier. "Ce n'est pas à cause de la guerre ou des conflits, c'est à cause du changement climatique".

Le gouvernement malgache lui-même a repris cette affirmation. Lors de la conférence des Nations unies sur le changement climatique COP26 qui s'est tenue à Glasgow en novembre dernier, Baomiavotse Vahinala Raharinirina, alors ministre de l'environnement, a reproché à l'Occident de ne pas prendre au sérieux les liens entre ses propres actions et le sort des pauvres. Pourquoi les Européens continuent-ils à sillonner leur continent sur des vols bon marché, a-t-elle demandé ? Même les délégués à une conférence sur le changement climatique mangent dehors, réchauffés par des chauffages au gaz.

Les pays riches n'ont pas non plus honoré leur promesse, faite pour la première fois en 2009, de réunir 100 milliards de dollars par an pour aider les pays pauvres à atténuer les effets du changement climatique et à s'y adapter. Avec sa part de cet argent, Madagascar aurait pu construire un pipeline pour amener l'eau dans sa région méridionale desséchée, a-t-elle déclaré.

Au milieu de la flambée des températures au Royaume-Uni, des avertissements d'une "apocalypse de la chaleur" en France et des incendies de forêt dévastateurs de l'Australie aux États-Unis, il pourrait sembler évident que la sécheresse prolongée de Madagascar est le résultat du changement climatique mondial. Plusieurs régions d'Afrique,

du Sahel à la Corne de l'Afrique, où la faim est également répandue, ont été affectées par des phénomènes météorologiques imprévisibles et dévastateurs.

Toutefois, un rapport publié en décembre dernier par World Weather Attribution, un collectif de recherche respecté, a révélé que, dans le cas de Madagascar, la "variabilité naturelle du climat" plutôt que le "changement climatique d'origine humaine" était la principale cause météorologique de ce qui devrait normalement se produire une fois tous les 135 ans. (De plus, selon le rapport, "l'insécurité alimentaire à Madagascar n'est pas seulement due à la sécheresse météorologique, mais aussi à une multitude de facteurs tels que la démographie, la pauvreté, les infrastructures, les politiques et les chocs non climatiques").

Certains critiques se sont emparés de ce rapport, y voyant la preuve que les Nations unies et le gouvernement malgache avaient exploité l'angle du changement climatique comme un stratagème de collecte de fonds. Une organisation caritative qui travaille dans le sud de Madagascar admet que les contributions ont augmenté après la parution d'articles liant la famine au réchauffement climatique.

Emre Seri, un journaliste malgache qui écrit pour le magazine français Revue XXI, a qualifié cette affirmation de "l'un des coups médiatiques les plus réussis de ces dernières années". Au lieu du changement climatique, il a mis en cause l'échec des politiques gouvernementales, le vol de bétail et d'autres facteurs locaux dans un pays qui est plus pauvre aujourd'hui qu'au moment de l'indépendance en 1960.

La négligence du gouvernement a sans aucun doute joué un rôle. Dans le sud de Madagascar, la fourniture de tout, des écoles aux routes, est inadéquate, voire inexistante. "Le sud a été oublié pendant longtemps", déclare Rakotondramanana, le préfet d'Ambovombe.

Les politiciens d'Antananarivo promettent de réparer la route principale depuis des décennies, et il pense que cela pourrait se faire, au moins sur un tronçon, après une récente visite présidentielle. En l'état actuel des choses, les voitures et les camions peuvent rester bloqués pendant des jours, voire des semaines, ce qui augmente le coût des marchandises et rend difficile le transport des excédents agricoles - lorsqu'il y en a - vers les villes.

Il est encore plus urgent, selon les responsables locaux, d'amener l'eau dans la région, soit par des canalisations, soit en exploitant les réserves qui se trouvent dans les profondeurs du sous-sol.

"Les zones rurales de Madagascar ont régressé économiquement au cours des dernières décennies", déclare Paul Wilkin, expert de Madagascar aux Jardins botaniques royaux de Kew. "La sécheresse n'est pas principalement causée par le changement climatique, mais par la pauvreté. "

Les échecs politiques mis à part, certains scientifiques ont une explication différente de la sécheresse. Patricia Wright, spécialiste de l'environnement de Madagascar à l'université Stony Brook de New York, affirme que les pratiques humaines non durables ont poussé le pays au bord de la catastrophe.

Alors que les populations des pays riches et pauvres exploitent l'environnement pour ses ressources et l'utilisent comme un puits de carbone et une décharge, ce qui se passe dans le sud de Madagascar pourrait être un signe avant-coureur pour les communautés du monde entier. De nombreux scientifiques pensent que ce n'est qu'une question de temps avant que les habitants de nombreuses régions du monde ne se retrouvent à vivre dans des endroits qui ne peuvent tout simplement pas soutenir la vie telle qu'ils l'ont connue.

"C'est difficile de vivre ici. Il n'y a pas assez de pluie, donc nous ne pouvons pas faire pousser de nourriture", explique Patricia Vola, organisatrice communautaire dans le Grand Sud.

Madagascar est dans une spirale descendante dangereuse", dit-elle. "Les gens s'appauvrissent chaque année. Et avec le changement climatique qui leur souffle dans la gorge, cela ne fait qu'empirer les choses, en accélérant tout."

Abattage d'arbres pour le charbon de bois

Le peuplement humain de Madagascar, qui, selon certaines estimations, s'est détaché de la masse continentale il y a plus de 80 millions d'années, est relativement récent. Il y a 10 000 ans, des Africains ont traversé le canal du

Mozambique pour atteindre l'île, à 400 km de la côte, mais ce sont des Indonésiens qui ont colonisé l'île en masse, probablement il y a environ 2 500 ans. La langue la plus proche du malgache, la langue nationale de Madagascar, est parlée à l'intérieur de Bornéo, à quelque 10 000 km de là.

Les nouveaux colons ont trouvé une île fortement boisée - le degré de boisement est contesté - dont la flore et la faune étaient à 90 % endémiques. Pour une grande partie de la mégafaune de l'île, l'arrivée de l'homme a signifié l'extinction. Les scientifiques estiment que quelque 17 espèces de lémuriers géants, un type de mammifères que l'on ne trouve qu'à Madagascar, deux espèces d'hippopotames, deux espèces de tortues géantes et quatre espèces d'éléphants ont disparu, chassés pour leur viande ou privés de leur habitat par la culture sur brûlis.

L'introduction du bétail, si vénéré dans le sud que ses cornes ornent les tombes des propriétaires, a créé un besoin de pâturages.

Wright, de Stony Brook, affirme que l'activité humaine récente a été encore plus destructrice. Selon elle, la pauvreté a poussé les gens à adopter des pratiques de moins en moins durables, notamment en abattant des arbres pour produire le charbon de bois que les citadins utilisent pour cuisiner. La population du pays a été multipliée par six, passant de 5 millions d'habitants au moment de l'indépendance à près de 30 millions aujourd'hui, ce qui accroît la pression foncière. "Où cela va-t-il finir ? Cela se termine en catastrophe, n'est-ce pas ?"

Alison Richard, chercheuse principale à Yale, s'élève contre ce qu'elle appelle la version "Paradis perdu" de l'histoire environnementale de Madagascar, qui, selon elle, était caractérisée par un flux constant bien avant l'arrivée des humains. Auteur d'un livre récent, *The Sloth Lemur's Song : Madagascar from the Deep Past to the Uncertain Present*, Mme Richard affirme qu'une grande partie de l'île était couverte d'herbes sauvages, et non de forêts, et que le sol du sud a probablement toujours été pauvre et les sécheresses fréquentes.

Les images satellites, concède-t-elle, montrent qu'environ 40 % de la couverture forestière a disparu au cours des 50 dernières années, engloutie par les terres agricoles, la sylviculture, l'exploitation minière et le charbon de bois. Bien que l'on ait tenté de rendre Malagasys responsable de tout, dit-elle, il y a bien d'autres coupables.

La France, qui a colonisé l'île en 1896, a accéléré la destruction de l'environnement en expropriant les meilleures terres agricoles, forçant les riziculteurs à remonter les pentes sur des terres non viables. Dans le sud, la plupart des défrichements ont eu lieu après 1990, conséquence involontaire d'une politique européenne bien intentionnée visant à promouvoir l'agriculture commerciale.

"Il y a beaucoup de mains sur la hache", dit-elle.

Mme Richard affirme qu'avec une plus grande volonté politique, il est possible d'inverser la destruction de l'environnement et d'améliorer la vie des gens. Elle préconise la plantation d'arbres indigènes. Les agriculteurs pourraient cultiver de précieuses cultures commerciales comme la vanille, dont Madagascar fournit 80 % des besoins mondiaux, et le poivre vert. "Ce n'est pas le fait de la présence humaine qui compte. C'est ce que vous faites", dit-elle. "Pour moi, c'est une graine d'espoir. Sinon, c'est une sorte de : 'Nous sommes condamnés. C'est dans notre ADN de nous détruire'".

Dans le village de Somontsala, à trois heures de route d'Ambovombe, Letoto Manantsoa, un ancien, accepte le lien entre déforestation et sécheresse. "En tant que Malgaches, nous pensons que c'est peut-être parce que nous avons coupé les arbres", dit-il. "C'est pourquoi il n'y a plus de pluie".

Wilkin, de Kew, reconnaît qu'il pourrait y avoir un lien entre la déforestation locale et le changement de régime des pluies. Cela pourrait également être vrai pour les redoutables tempêtes de poussière, appelées tiomena, ou "vents rouges", qui détruisent les semis et rendent la vie insupportable. "Le tiomena vient de l'est, apportant du sable rouge", explique Fenosoa, un villageois qui se fait appeler par un seul nom. "Toutes les feuilles et tout le reste du village deviennent rouges. Même les vaches deviennent rouges."

Rakotondramanana, le préfet, explique : "Les tempêtes de sable sont le résultat de la déforestation. Il n'y a pas assez d'arbres pour entretenir les terres."

À mesure que le sol se dégrade, il devient encore plus difficile de cultiver, ce qui oblige les gens à chercher d'autres revenus. Un homme accepte de montrer son activité illégale de fabrication de charbon de bois à partir de bois récolté dans des arbres situés à plusieurs heures de marche de la route. Un grand sac se vend 10 000 ariary, soit environ 2 dollars. "Je ne peux pas donner mon nom. J'ai peur d'aller en prison", dit-il.

Des pluies éparses au début de l'année, combinées à une importante aide internationale - catalysée en partie par le lien supposé entre la famine et le changement climatique mondial - ont quelque peu amélioré la situation, mais de nombreuses personnes restent désespérées. Selon l'IPC, la probabilité de mauvaises récoltes de maïs, de manioc et de patate douce, les aliments de base de la région, signifie que des dizaines de milliers de personnes pourraient retomber dans la faim extrême. Après trois années de sécheresse, il faudra plus que quelques jours de pluie pour rétablir l'équilibre, selon les travailleurs humanitaires.

À Somontsala, les villageois disent que les versements mensuels en espèces de Save the Children ont évité la famine. Mais le dernier des six versements a été effectué en juillet.

À la question de savoir ce qu'ils vont manger maintenant, Mary Blandine casse une minuscule noix et montre les graines sur la paume de sa main. "Ceci", dit-elle.

Traduit avec www.DeepL.com/Translator (version gratuite)

Source : <https://www.ft.com/content/8fa3596e-9c6a-4e49-871a-86c20e0d170c>